

CHAPITRE I

J'ai mon bureau dans un coin snob : rue Edmond-Valentin. Je ne sais toujours pas ce qu'il faisait dans la vie, Edmond-Valentin. Député du parti de la Vieille France peut-être, avec un nom pareil. Ou bien éternel fiancé non déclaré de la fleuriste du coin. La rue relie l'avenue Bosquet à l'avenue Rapp, et vu le quartier, elle est étrangement animée, voire bruyante.

Dans les environs, on trouve le consulat d'Autriche, l'ambassade de Bulgarie, l'ambassade de Roumanie, d'où l'on a défenestré un quidam il y a quelques années, les studios Cognacq-Jay, la Société théosophique, quelques banques, un immeuble 1900 classé au 29 avenue Rapp, la rue commerçante Saint-Dominique, les petites rues Augereau et de l'Exposition bourrées de boutiques bizarres tenues par des artisans chargés de savoir et de personnalité et de restaurants où des vieilles dames font la cuisine. Un vrai petit village au cœur du fric, des façades cossues, de la pierre de taille. Je suis bien entouré, les flics font des rondes fréquentes et me protègent... enfin, je veux le croire. Peut-être bien que mon bureau du quatrième étage, avec les quelques meubles miteux que j'ai rassemblés autour de mon costume qui ne l'est pas, pas encore, peut-être bien que tout ça ne les incitera pas à risquer leur vie. Tandis que de l'autre côté de la rue, à hauteur de mon unique fenêtre, l'enfilade des baies, à moitié masquées par des tentures à la courbe racée, dégage une sacrée odeur de pognon. Je la respire souvent, plus intrigué qu'envieux. Quand je vois passer du salon à la bibliothèque, de la bibliothèque dans un petit salon (un boudoir?), de ce petit salon à la salle à manger et de la salle à manger à la cuisine, devant pas moins de sept fenêtres, une certaine silhouette dont les cheveux blonds ont un don spécial pour capter la moindre lumière qui traîne, je soupire.

Mais je me demande pourquoi je raconte tout ça. Je disais (ou je ne disais pas encore) que j'étais venu là parce que j'avais le sentiment d'avoir assez d'élégance naturelle et d'éducation — fermez le ban ! — pour ne pas boire l'eau du rince-doigts dans un monde qui avait peut-être besoin de mes services, et qui surtout pourrait les rémunérer sans me faire le coup de la veuve et de l'orphelin. Ne croyez pas que je parle par expérience. En fait, je débute dans ce métier, mais j'ai derrière moi vingt ans de journalisme, des potins aux grands reportages et au journalisme d'investigation. Brusquement, j'ai décidé que j'en avais marre. Marre de *Presse-Bazar*, marre de Praxitèle pour qui j'avais concocté un magazine original sur un créneau vierge et qui l'avait transformé en un

ragoût infâme, par incompetence. Les types incompetents se repèrent à leur façon de s'entourer de gens incompetents et malléables et de décourager les autres. Ouais, marre de l'hypocrite Praxitèle, persuadé d'être un homme de presse, toujours sans idée, et donc toujours convaincu par le dernier qui parle. Cette fois- là, je n'avais pu être le dernier. Marre donc.

Marre aussi de voir deux feuillets se transformer en un paragraphe; marre des politiques. Marre de la culture, ça, oui, ô combien! À les écouter et à les voir, les artistes et les critiques, à constater combien le génie pullulait, il m'était venu des envies de bouseux. Bref, je glissais dans un rêve de barbarie et d'île déserte, chassant avec une lance de fortune et quelques effroyables cris de guerre une faune de Praxitèle gras, et seul un réflexe de dernière seconde m'empêcha de jeter dans une bouche d'égout de la rue Richer, où j'avais alors mon domicile, mes trois carnets d'adresses.

C'est à ce moment-là qu'elle m'a sauté dessus, la fameuse idée. Je la croyais fameuse (c'est encore ce que je crois), parce qu'elle venait de mon premier patron, un vrai patron de presse exigeant qui, lui, savait commander, qui m'a appris le métier à la dure et pour lequel j'ai la plus grande estime. Un type qui vous empêche de dormir n'est pas forcément un salaud. Quand je lui avais dit mon nom, il avait fait :

Éric Malaver ? C'est un nom de détective, ça!

Voilà que cette réflexion m'était revenue à l'instant où j'allais donner à bouffer aux rats le gratin de mes relations. Même eux en auraient difficilement digéré certaines. En un éclair, j'avais décidé de les épargner et de garder mon poison.

Et maintenant que vous connaissez mon histoire, vous me voyez là, dans mon bureau de la rue Edmond-Valentin, rêvant des Pinkerton, éconduisant systématiquement les maris qui se croient cocus et les épouses persuadées de l'être. A vrai dire, cette clientèle a sérieusement diminué, on divorce trop facilement aujourd'hui. Mes ex-collègues ont promis de m'envoyer des clients. Voilà six mois que j'attends, en comptant moins sur leur affection que sur la turpitude du monde. Mais peut-être que le monde est moins pourri que je ne l'ai cru devant la bouche d'égout. Peut-être que je n'ai tout simplement plus supporté l'idée de savoir mes articles en contact avec les salades du marché ou le fond d'une corbeille à papier. Non, j'essaie de ne pas être grossier, et comme j'y parviens, je m'adresse un sourire.

Je vais à la fenêtre, je regarde la blonde qui passe devant la quatrième fenêtre. L'oisiveté finit par vous mettre de drôles d'idées en tête. Quand je parle d'oisiveté, j'exagère. Depuis six mois, j'ai tout de même eu quelques occupations : il y a eu cette affaire d'espionnage industriel dans une petite entreprise. Le fils espionnait le père. Ensuite, une histoire de contrefaçon d'une petite

marque de lingerie. J'avais palpé pas mal de soie et de satin, sans que mes doigts aient vraiment fait la différence entre l'authentique et la contrefaçon, peut-être parce que le cœur n'y était pas, quelque chose manquait. Enfin, il y a un mois, une vieille et riche dame du quartier était venue me voir pour le vol de son chien, appelé Coco Bel-Œil à cause d'une paupière tombante. Mis à part ce léger défaut dont elle prétendait qu'il lui donnait un air coquin, elle me l'avait décrit comme étant d'une beauté pharaonesque, bien que petit. Au cours de mon enquête, je lui en avais ramené deux qu'elle avait refusé de reconnaître. Il est vrai que, soupçonnant un vol de voisinage, je faisais les cages d'escalier des environs en hurlant « Coco Bel-Œil, ici! » devant chaque porte, et lorsque j'entendais japper, je sonnais, présentais ma carte et prononçais d'une voix rogue : « C'est la restitution du chien ou la police! » Ces deux faux chiens témoignaient au moins de la générosité ou du caractère impressionnable de certaines gens. Le troisième avait été le bon. La dame qui m'avait ouvert avait accompagné sa restitution d'un aimable « Qu'elle crève, la vieille peau! » Quant à l'affreux débris de moitié de roquet qu'elle m'avait tendu, il m'avait mordu avec une hargne particulièrement mesquine et j'avais failli le passer par la fenêtre ouverte mais nous étions au rez-de-chaussée. Ma cliente avait pleuré de joie et j'avais manqué faire de même en apercevant les zéros sur le chèque qu'elle m'avait remis.

Et voilà toute l'histoire, juré! Je vis encore sur les honoraires de Coco. Et c'est pour lui que j'ai une pensée au moment où les choses sérieuses commencent, alors que désœuvré je plonge mon regard (marron, simplement marron) sur le carrefour double où se jettent, autour de l'avenue Rapp, les rues Edmond-Valentin, Dupont-des-Loges, Sédillot et Montessuy. Une BMW s'engage dans ma rue et stoppe en double file. Un bonhomme en sort. De mon poste d'observation, j'aperçois le sommet carré de fortes épaules. Il examine un moment la façade. À cent mètres de là, une mini Austin noire vient de s'arrêter. Cette fois, personne ne descend. Le type jette un coup d'œil très rapide vers l'Austin, puis s'engouffre dans l'immeuble. Je hausse les épaules. Voici un client. Le plus drôle, c'est que j'en suis persuadé. Quand la sonnette se met à vibrer, je prends le temps d'ajuster mon nœud de cravate et je m'avance vers la porte avec un sang-froid qui n'a malheureusement pas de témoin.